



Tarde

[1843-1904]

La voie monadologique : peupler l'univers de minuscules esprits différenciés

Pour définir la conception de l'être humain selon Tarde, une voie toute tracée semble avoir été dessinée par l'histoire des sciences sociales qui, en France, oppose la psychologie sociale tardienne à Durkheim. Suivant cette opposition, Tarde s'est placé en bonne position pour délimiter les contours de l'humain en concevant le social comme fortement dépendant de l'individuel, paraissant ainsi mettre l'individu au cœur de sa vision du monde, à l'inverse de Durkheim, qui caractérise l'objet de la

sociologie en tant que *chose* indépendante située parfaitement en dehors des consciences individuelles. Cependant, une lecture minutieuse de Tarde révèle que cet antagonisme n'est qu'une opposition conjoncturelle de surface. En effet, la vérité qu'il prétend délivrer pour éclairer l'ensemble de l'univers, et pas seulement l'individu ou le social, est à chercher bien en-deçà de l'être humain. Chez Tarde, « la clé de l'univers entier », c'est « l'infinitésimal » (1999 : 37). Plus précisément, les *monades*, ces « atomes spirituels », sont les véritables éléments au principe de la vie. À y regarder de près, les monades traversent l'œuvre de Tarde de part en part et permettent d'expliquer

la constitution entière du cosmos et de ses lois. Appréhender sa conception de l'humain exige donc d'emprunter cette voie monadologique fautivement délaissée par les commentateurs de son œuvre obnubilés par sa rivalité avec Durkheim. Tarde ne s'est jamais revendiqué d'une forme ou l'autre d'individualisme pour s'opposer au holisme durkheimien. L'opposition épistémologique relève d'un autre ordre et, dans les mots de Tarde, c'est bien « entre la fantasmagorie ontologique de M. Durkheim et notre hypothèse néo-monadologique » qu'« il faut choisir » (1973 : 173).

La monadologie de Tarde s'inscrit dans la continuité de celle de Leibniz, que l'on qualifierait aujourd'hui de *panpsychique*. Tarde expose un « monisme » qui l'achemine à un « psychomorphisme universel » (1999 : 44) et à la nécessité de procéder à une « *spiritualisation* de l'univers » (p. 45). En d'autres termes, Tarde, imitant Leibniz, dépasse le dualisme cartésien en affirmant que *tout est esprit*, y compris la matière. Il insiste : dire « que la matière est solide », c'est désigner une « illusion », « un rapport *d'elle à nous* et non *d'elle à elle* » (p. 97). En outre, il entend montrer que ce « psychomorphisme » concorde avec les découvertes scientifiques de son temps : « la science, après avoir pulvérisé l'univers, arrive à spiritualiser nécessairement sa poussière » (p. 55). Cette spiritualisation du monde « conduit à peupler, à remplir les corps

vivants d'atomes spirituels ou quasi spirituels » (p. 43). Ainsi, les monades constituent les éléments fondamentaux de chacun des êtres, tout comme chez Leibniz, qui les présentait comme « les véritables Atomes de la Nature et en un mot les Éléments des choses » (1991 : §3). Un premier point central peut dès lors être acté : l'être humain de Tarde est un corps vivant rempli de monades spirituelles ou, dit autrement, un corps peuplé de minuscules esprits.

Ces monades ne relèvent pas, pour ainsi dire, de l'observable. En effet, tout « ce qui constitue l'univers visible, accessible à nos observations, nous savons que tout cela procède de l'invisible et de l'impénétrable, d'un rien apparent, d'où sort toute réalité, inépuisablement » (1898b : 159). Chez Tarde, c'est alors l'activité des éléments qui permet de rendre perceptible les choses du monde, car « chacun d'eux est tout entier là où il agit » (1999 : 57). En outre, chaque monade, au travers de son action, « est un *milieu universel* ou aspirant à le devenir, un univers à soi », c'est-à-dire « le cosmos tout entier conquis et absorbé par un seul être » (*ibid.*). Cette idée selon laquelle chaque monade contient en elle « toute chose réelle ou possible » (p. 58) est très forte chez Tarde mais elle est tout aussi forte que l'idée d'une *différenciation élémentaire* faisant de chacune des monades un « point singularisé » (p. 57) : « la diversité, et non l'unité, est au cœur des choses » (p. 78) et

« sans cet hétérogène initial et fondamental, l'homogène qui le recouvre et le dissimule n'aurait jamais été ni n'aurait pu être » (1993 : 78) ; « la recherche des lois, c'est-à-dire des faits similaires, soit dans la nature, soit dans l'histoire, ne doit point nous faire oublier leurs agents cachés, individuels et originaux » (*ibid.*). Cette hétérogénéité originaire est un principe monadologique lui aussi fondamentalement leibnizien : « Il faut même, que chaque Monade soit différente de chaque autre. Car il n'y a jamais dans la nature, deux Êtres, qui soient parfaitement l'un comme l'autre », disait Leibniz (1991 : §9). Si chaque monade possède le cosmos dans son entièreté, chacune le possède donc à sa façon.

La « diversité élémentaire » des monades au fondement de chaque chose amène Tarde à ne se préoccuper que très peu de la différence anthropologique, dans la mesure où, au fond, c'est la différence *tout court* qui prévaut dans l'être : « Exister c'est différer, la différence, à vrai dire, est en un sens le côté substantiel des choses, ce qu'elles ont à la fois de plus propre et de plus commun » (1999 : 72-73). Ainsi, ce n'est pas une spécificité humaine que d'être un corps vivant rempli de monades toutes différentes, tout corps étant peuplé et constitué par elles. Que l'on considère une molécule, une pierre, une plante, un animal, un humain ou une nation, tous, sans exception, puisent leur vitalité au cœur des monades et diffèrent ainsi dans

leur essence même. Pourtant, à la surface du visible, il y a bien des unités et des similitudes qui se laissent observer. Tarde le dit bien, l'individu humain « est plus qu'une somme, il est une vivante unité » (1892 : 127). La question se pose alors : comment une telle unité se constitue-t-elle du fin fond des profondeurs de l'hétérogène et du divers ? Afin de pouvoir cibler les particularités de cette unité humaine, il convient de comprendre plus précisément la façon dont Tarde articule la diversité élémentaire avec l'unité au sein de sa monadologie.

Les unités vivantes en tant que résultats des trois formes de la répétition universelle

L'unité, chez Tarde, résulte des « trois principales formes de la répétition universelle » que sont « l'ondulation, la génération, l'imitation » (1999 : 96). Ces trois formes de répétition génèrent des similitudes d'ordres différents observables dans le monde par des sciences particulières : la physique et la chimie pour l'ondulation, la biologie pour la génération et la sociologie pour l'imitation. En un mot, l'homogène et l'unité sont le résultat des *lois* de la nature. Ces lois « sont autant de procédés de gouvernement et d'instruments de conquête qui donnent lieu à ces trois sortes d'invasion physique, vitale, sociale : le rayonnement vibratoire, l'expansion

génératrice, la contagion de l'exemple » (*ibid.*). Les termes « gouvernement », « instruments de conquête » et « invasion » ne sont pas anodins sur fond de monadologie tardienne. En effet, celle-ci s'appuie sur l'hypothèse d'une « possession réciproque », car, pour Tarde, ce qui caractérise les monades, c'est une volonté de posséder toutes les autres, de les conquérir, une ambition toujours inassouvie de triompher sur ses semblables. Cette ambition, pour Tarde, est l'unique réponse possible à la difficulté ainsi formulée : « comment, si le multiple est divers, l'union naîtra-t-elle ? » (1898a : 138).

Chaque monade « tire le monde à soi » pour « se mieux saisir elle-même » (1999 : 93). De la sorte, les monades « font bien partie les unes des autres, mais elles peuvent s'appartenir plus ou moins, et chacune d'elles aspire au plus haut degré de possession ; de là leur concentration graduelle ; en outre elles peuvent s'appartenir de mille manières différentes, et chacune d'elles aspire à connaître de nouvelles manières de s'approprier ses pareilles. De là leurs transformations » (*ibid.*). Il en découle que les lois, en tant qu'« instruments de conquête », sont en quelque sorte *désirées* par les monades et en particulier des « monades dirigeantes » qui dominent les « monades vassales » au sein d'un même organisme. La *volonté* des monades, ou autrement dit leur *psyché*, se trouve donc au principe des trois ordres,

physique, biologique et social, qui ordonnent le monde. Ainsi, « la multiplication des phénomènes semblables (ondes physiques, cellules vivantes, copies sociales) » s'explique « par le triomphe de certaines monades qui ont voulu ces lois, imposé ces types, posé leur joug et passé leur faux sur un peuple de monades uniformisées et asservies » (p. 57). C'est dire que ces trois ordres de phénomène dépendent pareillement du jeu psychologique des monades et de leurs assembléments. C'est dire aussi que l'unité d'analyse de la psychologie n'est pas tellement l'individu en tant que tel mais bien plutôt l'atome spirituel qui le gouverne.

Par ailleurs, les capacités de « concentration » et de « transformation » des monades marquent une distinction significative d'avec Leibniz, distinction qui justifie l'usage par Tarde des expressions « néomonadologie » ou « monadologie renouvelée » pour qualifier sa métaphysique. En effet, chez Leibniz, la monade est une entité complètement close dont « les changements naturels » ne peuvent venir que d'un « *principe interne* » (1991 : §11) ; elle n'a « point de fenêtres, par lesquelles quelque chose y puisse entrer ou sortir » (§7). Or, la possibilité même de la répétition universelle pour Tarde repose sur la conception de « monades ouvertes » qui s'influencent et s'entre-pénètrent « réciproquement au lieu d'être extérieures les unes aux autres » (1999 : 56). En outre, chez

Tarde, au contraire de Leibniz, les changements sont déclenchés par une cause extérieure ; que ce soit dans le milieu biologique, où « ce sont toujours les cellules externes qui donnent le branle aux variations du reste de l'organisme » (p. 64-65), ou dans le milieu social, où « la plupart des révolutions d'un État sont dues à la fermentation intérieure produite par l'introduction d'idées nouvelles que les populations limitrophes [...] importent journellement de l'étranger » (p. 65). En posant que, seule, « une monade ne peut rien » et expliquant les similitudes par « *la tendance des monades à se rassembler* » (p. 66), Tarde balaie ainsi d'un revers de main l'hypothèse de « l'harmonie préétablie entre toutes les substances » spéculée par Leibniz (1991 : §78), dont la raison est « ce que nous appelons Dieu » (§38).

Ce n'est donc plus *a priori* mais bien par le moyen des lois que les monades sont à même de générer, en se rassemblant, des similitudes, « des répétitions phénoménales » (Tarde 1993 : 7) et des unités vivantes – corps physiques organismes biologiques, dont ceux des êtres humains, et groupes sociaux. Ces trois formes de lois participent de trois « domaines de la science générale » distincts mais, étant donné leur origine spirituelle ou psychologique commune, elles présentent des analogies importantes entre elles. Ainsi, l'ondulation, la génération et l'imitation sont des formes de « propagation » par « courants »

ou « rayonnements » d'idées et de forces psychologiques qui se transmettent à partir d'un « foyer » unique et précis : « une même particule de matière » pour le milieu physique ; « une même cellule ovulaire » pour le milieu biologique ; et « un même cerveau » pour le milieu social (p. 26-27). Ces rayonnements font leur chemin, puis, éventuellement, se rencontrent au sein d'un autre foyer où ils vont se neutraliser ou se fortifier. Cette « convergence de rayons » réunit intimement deux foyers qui paraissent « se rattacher ensemble à un même Être » (1898a : 90), permettant ainsi à une unité de se tenir. Crucialement, cet « Être » relève de l'idée, il est « imaginaire soit, mais nécessaire », dit Tarde. À l'échelle primitive du pur psychologique, c'est autour de l'idée de matière que se rattache les monades et, à l'échelle sociale, c'est autour de « l'idée de Dieu » : cette dernière « joue précisément dans la formation première d'une société le rôle joué dans la formation première du moi par l'idée de la matière » (*ibid.*).

On aperçoit progressivement la forme de l'humain au travers des principes monadologiques tardiens : cette forme, comme tout autre, est fondamentalement *esprit* ou *psychique* ; elle est le *résultat des lois voulues* par certaines monades et non plus par *Dieu*, lui-même institué à la convergence de rayonnements imitatifs désirés par certaines « monades suzeraines ». Ainsi, l'être humain procède d'une

accumulation graduelle des trois ordres de similitude générés par les lois : il a été d'abord constitué par les molécules physiques, puis par la transmission héréditaire, qui a fait de lui, *via* les courants biologiques, une unité vivante. Sa particularité d'« homme social » arrive seulement dans un troisième temps ; c'est d'elle que naissent enfin les « unités sociales » telles que les nations. En effet, les trois formes de la répétition universelle se trouvent dans une situation de solidarité « unilatérale, non réciproque » (1993 : 36) : « La génération ne saurait se passer de l'ondulation, qui n'a pas besoin d'elle, et l'imitation dépend des deux autres, qui n'en dépendent pas » (p. 36-37). La genèse monadologique de l'être humain s'élabore ainsi « dans la succession des transformations embryonnaires, dans le passage de l'ovule à l'adulte, ou, par le progrès de l'éducation, dans le passage des impressions tactiles de l'enfant aux notions les plus élevées du philosophe » (1898a : 178).

L'être humain, ce « grand moi » au sein d'une vivante unité

Au fond, l'unité humaine, pour Tarde, est synonyme d'organisme individuel. En effet, le corps humain est le fruit du rassemblement des monades qui se tiennent par les rayonnements biologiques. Étant donné la solidarité non réciproque entre les trois ordres qui le constituent, ce corps biologique *est rendu*

possible par les molécules physiques qui le composent et, tout à la fois, *rend possible* la diffusion des courants d'imitation qui concourt à former un autre type de corps au sein du milieu social, dont la figure type n'est autre que la nation, « sorte d'organisme hyper-organique » (1993 : 70). Ainsi, l'ondulation et la génération expliquent tout aussi bien les « faits humains » (p. XXI) que l'imitation. L'être humain peut dès lors être qualifié également de physique, biologique et social, les trois qualificatifs étant de nature spirituelle. En outre, à la manière de toute unité, le corps humain est une forme d'homogénéité toujours relative et, surtout, temporaire, appelée à retourner à l'infinésimal qui est « l'alpha et l'oméga » (1898b : 159) de l'univers : « nous aussi, comme tout être, nous sommes destinés à rentrer prochainement, par la mort, dans cet infiniésimal d'où nous sommes sortis » (p. 159-160).

En effet, chez Tarde, l'homogène tend inlassablement vers la diversité d'où il provient, sans systématiquement impliquer la mort. C'est ce qui explique par exemple la singularité de chaque humain malgré les similitudes sociales qui résultent de l'imitation : « Des hommes qui parlent, tous divers d'accents, d'intonations, de timbres de voix, de gestes : voilà l'élément social, véritable chaos d'hétérogénéités discordantes. Mais, à la longue, de cette Babel confuse se dégagent des habitudes générales de langage, formulables en

lois grammaticales. À leur tour celles-ci ne servent, par la mise en relations d'un plus grand nombre de parleurs ensemble, qu'à mettre en relief la tournure propre de leurs idées : autre genre de discordance. Et elles réussissent d'autant mieux à diversifier les esprits de la sorte qu'elles sont elles-mêmes plus fixes et plus uniformes » (1999 : 74). Il en va de même des cellules biologiques de l'organisme qui, malgré l'unité qu'elles contribuent à former, chercheront toujours à se diversifier davantage : « Au fond de toute existence individuelle, par suite, si l'individu existe véritablement, il y a quelque chose de très particulier qui cherche à s'étendre, à s'universaliser, et quelque chose qui cherche à vivre, c'est-à-dire à durer » (1892 : 127). *Si l'individu existe véritablement* : la formule est forte. Pour la comprendre pleinement, il faut revenir encore au *panpsychisme* tardien selon lequel la matière n'est qu'un produit de l'esprit.

Selon cette perspective, la notion d'individu au sens d'organisme biologique ou de corps vivant n'est pas identique à la notion de personne. Celle-ci renvoie non pas à l'unité vivante mais à la monade ; c'est elle qui cherche à durer par la possession de ses semblables et par les lois. Les « corps vivants » ne sont, pour Tarde, que « des machines », « un changement de forme donné à des matériaux bruts » : « la nature essentielle des seuls produits et des seules forces résultant de

leur fonctionnement qui nous soient connus jusqu'en leur fond (sensations, pensées, volitions) nous atteste que ses aliments (carbone, azote, oxygène, hydrogène, etc.) contiennent des éléments psychiques cachés » (1999 : 49). Par conséquent, les organismes, en tant que machine, n'ont pas de moteur de mouvement propre ; ce qui les anime, ce sont les forces psychologiques qui les traversent, à savoir, la croyance et le désir, « les deux forces de l'âme » (p. 45). Cette machine « n'est qu'une distribution et une direction spéciale de forces préexistantes qui la traversent sans s'altérer essentiellement » (p. 49).

Le désir et la croyance « sont tout l'être des monades » (p. 69). Ainsi, ils constituent des forces psychologiques proprement universelles, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de variation de forme, contrairement aux sensations, entre « le croire » de Pierre et celui de Jean, ni entre « le désirer » de l'un ou de l'autre, et cela peu importe leurs états physiques ou mentaux (1898a : 10). Même le chien est traversé par ces deux forces, dont nous savons qu'en traquant une « piste il *croit* s'approcher de ce lièvre et qu'il *désire* l'atteindre » (p. 11). Comprendre cette sorte d'inconsistance humaine, au regard de l'univers tardien, c'est comprendre aussi ce qui permet à Tarde d'insister sur le fait qu'il n'y a jamais véritablement de nouveaux êtres qui s'ajoutent numériquement au monde ; les seuls êtres véritables

étant les monades qui croient et désirent, d'où tout commence et où tout finit. En effet, il n'y a jamais à proprement parler création ou émergence d'êtres nouveaux pour Tarde, mais simplement des transformations des monades ; en ses termes, il y a « substitution de différences d'un certain genre, intérieures, à des différences d'un autre genre, extérieures les unes aux autres » (1999 : 72).

Que reste-t-il alors du propre de l'être humain ? Celui-ci ne se trouve pas véritablement en sa qualité d'« être social », qui fait de lui un « imitateur par essence » (1993 : 12), car, Tarde le dit bien, ce « n'est pas l'homme uniquement, c'est tout animal qui, en tant qu'être spirituel à divers degrés, aspire à la vie sociale comme à la condition *sine qua non* du développement de son être mental » (p. 73). En revanche, l'humain dispose d'un organe particulièrement développé, le cerveau, qui semble lui ouvrir des possibilités sociales, telles que le langage ou l'art, autorisant des « rayonnements » à distance, qui sont inaccessibles aux autres espèces. Le cerveau est, pour Tarde, l'organe psychique par excellence. Il est aussi le lieu d'habitation de la monade dirigeante d'un organisme, une monade qui renvoie ni plus ni moins à la « personne », précisément, équivalente à la « conscience », au « moi », et même, à l'« âme » : la « personne humaine est peut-être semblable à cette théocratie antique, le moi est peut-être le roi-dieu du

cerveau, centre et foyer d'un groupe de consciences vassales et suggestives » (1892 : 123).

C'est donc certainement au niveau des capacités cérébrales propres à l'espèce humaine que l'on trouve, chez Tarde, les traits d'une différence anthropologique : « il est bien certain que notre intelligence et notre volonté à nous, grands *moi* disposant des vastes ressources d'un gigantesque état cérébral, l'emportent sur celles des petits moi confinés dans la minuscule cité d'une cellule animale ou même végétale » (1999 : 51-52). Ainsi, en tant qu'humain, nous avons ce « privilège singulier » d'une « connaissance intime », quasi-phénoménologique, de notre conscience, du for intérieur de la monade nous dirigeant et nous possédant, « aussi bien que du composé qui est l'assemblée des consciences » (1973 : 172). Être un « grand moi », au sein d'une unité qui se maintient en pleines marées monadologiques, voilà semble-t-il le propre de l'être humain. Étant donné qu'il est déterminé par le bon vouloir, la bonne foi et la bonne gouvernance de la monade qui le possède tout entier, l'humain tardien ressemblerait, sur une scène de théâtre, à une marionnette automotrice. Cet humain ne joue pas en propre, il est, en dernière analyse, agi par la force de possession réciproque des monades qui le forment et qui nous sont, pour le moins, insaisissables.

Marine Kneubühler

Références

- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1991, *La Monadologie*, Paris, Librairie Générale Française [1714].
- TARDE Gabriel, 1973, *Écrits de psychologie sociale*, Toulouse, Édouard Privat.
- TARDE Gabriel, 1892, *La Philosophie pénale*, Lyon, A. Storck [1890].
- TARDE Gabriel, 1993, *Les Lois de l'imitation*, Paris, Éditions Kimé [1890].
- TARDE Gabriel, 1898a, *La Logique sociale*, Paris, Félix Alcan [1893].
- TARDE Gabriel, 1898b, *Les Lois sociales. Esquisse d'une sociologie*, Paris, Félix Alcan.
- TARDE Gabriel, 1999, *Monadologie et sociologie*, Paris, PUF [1893].

